

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Vous pensez bien que je m'abstins de répondre. L'affaire était sur le tapis ; je rentrai dans le silence, comptant avec beaucoup d'attention les mailles de mon filet.

« Bah ! s'écria le vicomte (voyez l'instinct), tout le monde célèbre ces livres-là, mais personne n'y regarde. La mode, qui est une personne originale, prend quelquefois de ces paquets sur ces ailes de papillon. C'est l'affaire d'un jour : le lendemain, tout est fini. Qu'en pensez-vous, mademoiselle ? — Je pense, répondis-je, que le paquet reste, et que le papillon disparaît. — Je demande bien pardon à monsieur le vicomte, dit la baronne de V..., dont tout le monde connaît et admire le grand esprit ; ce livre n'a nullement besoin de la mode. On s'étonne qu'un auteur encore si jeune ait des connaissances si étendues, qu'un savant érive avec tant d'élégance, et qu'un homme qui montre tant de courage parle de lui-même avec une si parfaite modestie. — Ajoutez, dit à son tour ma tante, que cet homme de mérite est un excellent chrétien. — Le connaissez-vous donc, madame ? demanda la baronne de V.... Je serais enchantée que vous voulussiez me le présenter. — Nous ne le voyons qu'à la paroisse, dit ma tante : mais je prierais M. de Tourmagne de me l'amener. »

M. de Tourmagne entra là-dessus. Quelqu'un, ce ne fut pas le vicomte, lui demanda des nouvelles de la cour d'Égypte. « Je viens, dit-il, de passer trois ou quatre heures avec un bourgeois de Memphis. » Nouvel éloge de M. Darcet, éloge non plus seulement de sa science, mais de sa personne, mais de son cœur. Jugez du bonheur de votre amie : M. de Tourmagne a la juste réputation de se connaître si bien en ces sortes de choses ! « Mais amenez moi donc ce prodige, dit Mme. d'Aubecourt. — Vous l'auriez vu ce soir, répondit M. de Tourmagne, s'il n'avait dépendu que de moi. Je voudrais le montrer à tout le monde, afin de souffler ensuite sur ma lanterne, car c'est un *homme*. Par malheur, il va plus volontiers sous la tente des Bédouins que dans un salon. Je vous le donne pour un philosophe si parfait, qu'il en est sauvage. — On se cache quelquefois, observa le vicomte avec un peu d'aigreur, pour se faire mieux voir. — Ce serait encore de l'esprit et du bon sens, répliqua M. de Tourmagne ; il y a tant de gens qui se trompent par un autre calcul, et qui perdent à se montrer. — Vraiment, reprit le vicomte, quel mérite voit-on à cette horreur, affectée ou réelle, pour la société ? — C'est un défaut, dit M. de Tourmagne ; mais c'est le défaut de tous ceux qui ont quelque chose à faire ou quelque chose à dire. »

Bravo, cher comte ! Ce bouquet d'ortie réduisit au silence M. de Sauveterre, et embauma mou méchant cœur des doux parfums de la vengeance. Je pus supporter de voir le vicomte, après cet échec, faire avec succès, auprès de ma tante, toutes ses dévotions. Pour vous, chère Elise, que pensez-vous de Mme Darcet ? Malgré tout ce que je lui ai dit, elle a tenu sa promesse de ne point parler de moi à Germain. La preuve en est que Germain a refusé de venir chez ma tante. Comparez cette conduite à celle de Mme de Sauveterre, qui nous méprise, et qui néanmoins complète incessamment d'*encorbiner* son fier écu. Voilà une fille de rien, et qui ne nous aime guère ; mais elle est riche : *Caniac, à la rescousse !*

Un dernier trait de M. Darcet, que M. de Tourmagne a voulu conter tout haut : le ministre lui a offert un emploi honorable. Il a refusé, suppliant Son Excellence de ne pas commettre l'injustice d'enlever cette place à un vieil et pauvre érudit qui, dit-il, la mérite mieux. Mon bon Germain !

Enfin, le voilà célèbre ! Ce sera une presse autour de lui ; chacun voudra l'avoir, et ma tante ne renoncera pas au désir d'orner son salon de cette rareté. Il faudra bien qu'il y vienne. Mais, hélas ! qu'est-ce que le savant, que l'éloquent, que l'illustre Germain Darcet, à côté du vicomte de Sauveterre, héritier de la pairie et descendant des Caniac de Périgord ?

XXI

8 juillet.

Nous approuvons que Germain soit fier et un peu sauvage ; mais il faut de la mesure en tout, n'est pas, chère Elise ? Evidemment, le juste mépris qu'il ressent pour le monde ne doit nullement l'empêcher de venir à l'hôtel d'Aubecourt, où l'on désire le voir, puisqu'il est à la mode ; et ce serait une chose déplorable qu'on finit par s'offenser de ses refus. J'ai donc pensé qu'il avait besoin d'un avis, et voici la petite lettre qu'il a reçue ce matin :

« Monsieur Darcet a obligé des gens qu'il ne connaît plus, mais qui n'ont point oublié le devoir de la reconnaissance. J'obéis à ce devoir en invitant M. Darcet à se laisser présenter dans certains salons, où il rencontrera des personnes qui peuvent avoir l'influence la plus heureuse sur sa destinée. Il n'ignore certainement pas combien ses succès seront doux pour sa mère et pour sa sœur, justement impatientes de le voir dans la position qui lui est due. Quel inconvénient trouverait-il à ce que tels ou tels personnages, en causant avec lui, apprissent un peu mieux et un peu plus tôt qu'ils ne l'apprendront par ses livres, ce qu'il vaut et ce qu'il est en état de faire ? Quand il avancerait de quelques années, seulement de quelques mois, le moment heureux où son mérite sera enfin connu, serait-ce un mal ? M. Darcet fera bien aussi de se laisser discrètement renseigner par M. de Tourmagne sur le caractère de ses nouvelles connaissances. On évite par là une multitude de petits périls dont le monde est rempli. »

« Je ne puis me faire connaître aujourd'hui. Ma position humble et subordonnée me le défend ; mais je ne me cache pas toujours. Alors M. Darcet me pardonnera la forme étrange de cet avis. D'ici là, j'impose à sa loyauté le secret le plus absolu à l'égard de tout le monde, même M. de Tourmagne, même Mme Darcet. Et comme je crois rendre à M. Germain un service tout amical, je lui demande de me récompenser en priant pour moi. Longtemps il l'a fait ; je doute qu'il ait continué de le faire depuis que nous sommes séparés. Quant à moi, c'est une habitude que je n'ai jamais perdue et que je ne perdrai jamais. »

Ce billet lui a été adressé, non pas chez lui, mais chez son libraire, pour dérouter mieux les enquêtes. La missive est un peu bien sèche, n'est-ce pas ? J'avais mis dans le brouillon beaucoup d'amitiés, je les ai arrachées ensuite avec un soin sévère, et qui m'a coûté, je vous assure ! Quand je le verrai chez ma tante, comment parviendrai-je à lui faire seulement la révérence sans me trahir ?

(A continuer)